

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Band: - (2008)

Heft: 2

Artikel: L'espace, le temps et les forces : comprendre l'action de guerre et le théâtre [i.e. théâtre] des combats. Partie 2

Autor: Richardot, Philippe

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346829>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Le terrain fort, les coupures, ralentissent la progression. Ici, engagement de moyens de génie norvégiens au Kosovo.

L'espace, le temps et les forces: comprendre l'action de guerre et le théâtre des combats (2) *

Prof. Philippe Richardot

Membre du comité scientifique du CHPM

Verrous et centres de gravité : les cibles utiles

L'art est de comprendre non seulement densités et surfaces dans la géographie, mais aussi dans la disposition des forces ennemies. Certaines densités forment comme des verrous qui protègent les forces et d'autres les tiennent cohérentes à la manière de centre de gravité.

Un verrou ouvre un espace de manœuvre ou défend un centre de gravité.

C'est un point fort géographique ou un bouchon constitué par des forces, voire les deux. Une armée qui forme barrage à l'envahisseur est un verrou comme l'Armée française à Valmy (1792). A une échelle tactique ou opérationnelle, le principe de sécurité veut que l'on protège le gros des forces par d'autres forces qui forment barrage ou verrou. Quand Grouchy manque à ce principe, il n'empêche pas l'armée prussienne de Blücher de déboucher sur l'armée de Napoléon engagée à Waterloo et de gagner la bataille (1815).

En géographie militaire, un verrou commande un passage réduit : détroit, passe, col, seuil. Une mer fermée comme la Méditerranée est contrôlée par une série de verrous : détroits de Gibraltar, Malte, canal de Suez, détroits turcs. Une route maritime obéit à cette règle. Le détroit de Malacca entre l'Asie et l'Indonésie contrôle le passage maritime entre l'Extrême-Orient et l'Europe. Une série de verrous contrôle également un pays montagneux ou insulaire. La Grèce classique avait trois verrous selon les géographes : Elis à l'entrée du Golfe de Patras, Corinthe dont l'isthme sépare le Péloponnèse du continent et Chalcis sur l'île et le Golfe d'Eubée. Mais qui voulait éviter le verrou naval de Chalcis pouvait passer par la terre à travers le défilé stratégique des « Portes Chaudes » : les Thermopyles. C'est le choix qu'ont fait les Perses pour envahir la Grèce depuis le Nord (480 avant Jésus-Christ). Une bataille acharnée les a opposés à 300 Spartiates et à

5 600 autres Grecs. L'avantage géographique du défilé a été tourné grâce aux indications d'un traître qui a guidé les Perses sur les arrières des Grecs à travers un passage étroit qui aurait dû être gardé et servir de verrou tactique. L'invasion perse a pu ravager Athènes. Cela dit, si la ville est physiquement tombée, elle n'a pas politiquement succombé, car son centre de gravité n'était pas atteint.

Un centre de gravité maintient la cohésion des forces.

Il peut être fixe ou mobile, géographique ou forces armées, stratégique ou tactique, unique ou multiple. La capitale d'un Etat fort forme un centre de gravité stratégique fixe. La prise de Paris marque souvent la défaite de la France comme en 1814. Néanmoins, la prise de Paris en 1415 par les Anglais n'entraîne pas la chute du royaume de France dont la monarchie se retire à Bourges pour préparer la reconquête. Les structures matérielles du pouvoir et l'économie n'étaient pas aussi centralisées que depuis l'époque moderne. Le centre de gravité stratégique peut résider au cœur du dispositif des armées qui protègent un territoire. Dans ce cas, quand les armées tombent, le territoire qu'elles défendent tombe aussi. En 1940, le centre de gravité des forces franco-britanniques est à Sedan, point de jonction faible de leur dispositif. Les Franco-Britanniques ne l'ont pas compris à l'inverse de leurs ennemis allemands. La rupture de ce point par les Allemands disloque les forces alliées obligeant à terme les Britanniques à se rembarquer et les Français à capituler. La grande erreur est de dégarnir un point géographique fixe qui forme le centre de gravité.

L'histoire montre aussi des centres de gravité mobiles. C'est le cas lorsque tout un peuple et ses gouvernants se déplacent pour échapper à l'envahisseur. Face à l'immense armée perse, les Athéniens préfèrent abandonner leur ville et se réfugier sur l'île de Salamine derrière le verrou de leur flotte (480 avant Jésus-Christ). Même choix sacrificiel du Tsar Alexandre Ier qui abandonne Moscou aux Français et aux flammes, fuyant plus à l'Est avec les

* La première partie de cet article est paru dans RMS 1/2008

habitants de la ville (1812). La même difficulté existe quand il faut viser le centre de gravité d'une guérilla par essence mobile et invisible. Pendant la guerre du Viêtnam (1965-1972), les Américains se sont épuisés à vouloir décapiter le commandement Viêt-Cong sans le toucher. Le centre de gravité est dans l'interface entre ce commandement et le peuple travaillé par la guérilla. C'est un principe physiquement multiple.

En stratégie, un centre de gravité mobile prive l'ennemi d'une victoire que la fixité lui aurait donnée. A une échelle tactique, le centre de gravité d'une position est fixe dans un siège tandis qu'il est plus ou moins mobile pour une troupe rangée en bataille. Lors du siège de Sébastopol, la ville et le port sont dominés par la tour Malakoff, en fait une redoute. Sa prise par les Français entraîne la chute de la place qui n'a plus les moyens de sa défense (1854). Les victoires d'Alexandre sur les Perses tiennent à sa compréhension du centre de gravité ennemi, soit son commandement. Attaquer le Roi des Rois entraîne sa fuite et celle de l'armée perse. La trop grande mobilité du centre de gravité de la bataille a nui aux Perses. A l'inverse, le roi Louis XV, venu assister à la bataille de Fontenoy, reste sur place sur la demande du Maréchal de Saxe à un moment difficile où les boulets pleuvent et l'ennemi avance (1745). Son retrait aurait perdu le moral des Français. Quand le moral d'une troupe est faible, le centre de gravité est formé par son commandement. C'est particulièrement vrai dans un combat mené à vue de quelque ampleur qu'elle soit : grande bataille ou accrochage.

Les trois types de positions clés

Verrou	Permet d'entrer dans le dispositif ennemi
Centre de gravité	Permet de disloquer le dispositif ennemi
Facilité logistique	Favorise la logistique amie ou ennemie

Quand les verrous et les centres de gravité ont un sens essentiellement géographique on peut parler de positions-clés. La position-clé a un troisième sens qui est de favoriser la logistique amie ou ennemie. Il s'agit de dépôts, de ports, de nœuds routiers, ferroviaires, d'aéroports ou de routes. Ces facilités permettent l'arrivée du ravitaillement et des renforts. Les positions-clés sont des cibles utiles par essence.

Le temps, c'est de l'action ou de l'inaction

Le temps a une nature double : il laisse la place à l'action quand c'est le moment de forcer la décision ou à des pauses nécessaires quand l'évitement est souhaitable. Parallèle avec l'espace, l'action ressort de la densité et l'inaction de la surface.

Tous les chefs de guerre qui ont pratiqué la guerre de manoeuvre ont insisté sur la vitesse et la brièveté du temps. Le Machéral russe Souvarov disait qu'il agissait « non selon des lois mais par minutes ». Dans la guerre de manoeuvre,

le temps c'est de l'action, soit de la densité. Densifier le temps est le but de la guerre de manoeuvre. Cela est vrai à toutes les échelles : stratégique, opérationnelle et tactique. Le haut tempo est agir plus vite, avoir un temps d'avance, sans que l'ennemi ne puisse réagir à temps. La guerre de manoeuvre frappe du fort au faible, du rapide au surpris. C'est l'image du boxeur professionnel qui assène deux coups à un adversaire qui ne les voit pas venir, avant même qu'il ne puisse en donner un. La rapidité sert de protection dans une certaine mesure empêchant l'ennemi de se concentrer pour parer les coups. L'assaut athénien au pas de course contre les Perses juste débarqués à Marathon (490 avant Jésus-Christ), leur permet de limiter leur exposition aux archers perses et de choquer des lignes perses non encore formées aux ailes. L'exploitation de la percée de Sedan permet aux Allemands d'occuper tous les nœuds routiers nécessaires au ravitaillement et à la retraite des Franco-Britanniques et de disloquer leur dispositif par l'arrière (1940).

Dans les années 1980, la recherche opérationnelle soviétique a calculé selon des bases propres qu'une force qui agissait deux fois plus vite était multipliée par cinq. La guerre mécanisée comme l'antique mêlée conduisent au désordre. Mais ce désordre actif paralyse ou bouscule un ennemi qui réagit en retard. La densité n'est pas seulement agir plus vite, c'est aussi agir à temps. L'arrivée de Desaix à la bataille de Marengo sauve la journée pour les Français qui battaient en retraite devant les Autrichiens (1800). L'arrivée de Blücher a le même effet en faveur des Anglo-Prussiens face à Napoléon (1815). Un renfort qui arrive trop tard ne sert à rien. C'est le cas de Grouchy à Waterloo, qui malgré les ordres reçus n'arrive pas et laisse Blücher arriver le premier. Pour agir plus vite ou à temps, trois conditions sont nécessaires : se décider vite, exécuter vite et toujours en premier.

Dans la guerre politique, les stratégies de blocus ou de terre brûlée, le temps c'est de l'inaction, soit de la surface. Recourir à la terre brûlée, au blocus ou à la guérilla s'inscrit dans la durée pour casser la dynamique adverse. L'inaction n'est pas absolue. La guérilla lance des actions limitées mais régulières, le blocus utilise des forces de contrôle, la terre brûlée des batailles de retardement. Néanmoins, c'est la pesanteur du temps qui est le grand principe de neutralisation de l'ennemi. La force destructrice du temps altère le moral et la logistique de l'ennemi trop éloigné ou coupé de ses bases. Le Viêtnam (1961-1973), qualifié de « guerre des 10 000 jours » a brisé dans le temps la volonté de combat de la première puissance militaire mondiale. Napoléon qui attend un mois dans un Moscou brûlé épuise ses dernières ressources logistiques et (im)prépare une retraite désastreuse (1812). L'inaction peut être un leurre préparant une action de surprise ou du temps gagné pour préparer des moyens. La « drôle de guerre » de l'automne 1939 à la mi-printemps 1940 avait ces deux buts pour l'Allemagne : la préparer à une guerre pour laquelle son stock de munitions était insuffisant, amollir les Franco-britanniques dans la passivité. Toute stratégie basée sur l'inaction est dite dilatoire. L'inaction a un sens tactique quand il s'agit de se tenir à l'écart. Eviter un engagement

défavorable, ne pas donner dans un piège sont aussi utiles que d'agir avec rapidité. La grande tactique donne des exemples saisissants. Pour s'être précipité dans la nasse de Salamine, la flotte perse a été anéantie (480 avant Jésus-Christ) et il en a été de même pour la 6^e Armée allemande à Stalingrad (1943). A un niveau tactique, depuis que les éléphants et les chars à faux sont apparus sur le champ de bataille, la consigne est de laisser passer ce que l'on ne peut arrêter... pour l'attaquer sur les flancs. L'inaction est donc momentanée mais préserve les forces, comme rester dans les abris pendant un bombardement. L'inaction donne un rythme à l'action en imposant de nécessaires pauses. Toute action de guerre devient un désordre actif qui fatigue tant par l'activité, le mauvais sommeil, les pertes et l'épuisement logistique. S'il est impératif de pousser l'ennemi à un épuisement total, il faut être en mesure de soutenir le rythme de l'action de guerre. Pour ce faire, des pauses logistiques en temps opportun sont à aménager. Dans l'action offensive, le moment opportun est après l'échec d'une attaque ou après avoir décisivement vaincu l'ennemi. Dans l'action défensive, le moment opportun est après une retraite à distance de sécurité (derrière un cours d'eau, un espace maritime, à l'abri d'un réduit montagneux ou dans un territoire ami non belligérant) ou après avoir victorieusement brisé une attaque. Quand un rythme de bataille intense empêche une pause générale, la rotation des troupes s'impose. C'est ce qui a sauvé l'armée française à Verdun (1916). Néanmoins, des Régiments entiers ont été décimés et refaits. Sur le Front de l'Est, les Allemands confrontés à un problème similaire, avaient pour habitude de retirer les régiments quand l'encadrement était encore debout

pour faciliter le recomblerment. Le combat dévore et les moyens disponibles ne permettent pas toujours la rotation. Dans un combat d'usure, la rotation des unités doit être élevée au rang de manoeuvre.

Action et inaction dans le temps peuvent aussi être appréhendées sous la forme du climat. L'hiver, des vents violents, de fortes pluies ralentissent la logistique ou paralysent les forces navales et aériennes. Ces périodes climatiques d'inaction sont assimilables à du temps perdu, de la surface. Mais exceptionnellement, elles peuvent ouvrir une fenêtre à la surprise. C'est le cas en général des offensives d'hiver, comme celle que lancent les Allemands le 16 décembre 1944 dans les Ardennes où les Anglo-Américains se préparent à une longue trêve de Noël. Les périodes de beau temps sont propices à l'action de guerre et sont des périodes de densité.

En conclusion

Quel que soit le mode de lecture utilisé, il ne vaut que par la valeur du renseignement. Une information partielle ou erronée conduit à une action inadéquate donc malheureuse. Néanmoins, le renseignement ne sert qu'à alimenter un mode de lecture de la situation. S'il n'y a pas de méthode infaillible de la victoire, celui qui comprend le premier et le mieux une situation a plus de chances d'y parvenir. En contrepoint, celui qui sait sa défaite inéluctable peut envisager une sortie à temps ou à défaut la rendre coûteuse à l'ennemi.

P.R.

Le choix du terrain clé a des conséquences sur l'attribution des moyens : observation, feu, renforcement du terrain, mobilité. Ici, un *Léopard 1A4* danois équipé d'un système de déminage lourd est posté à un contrôle de circulation.

